

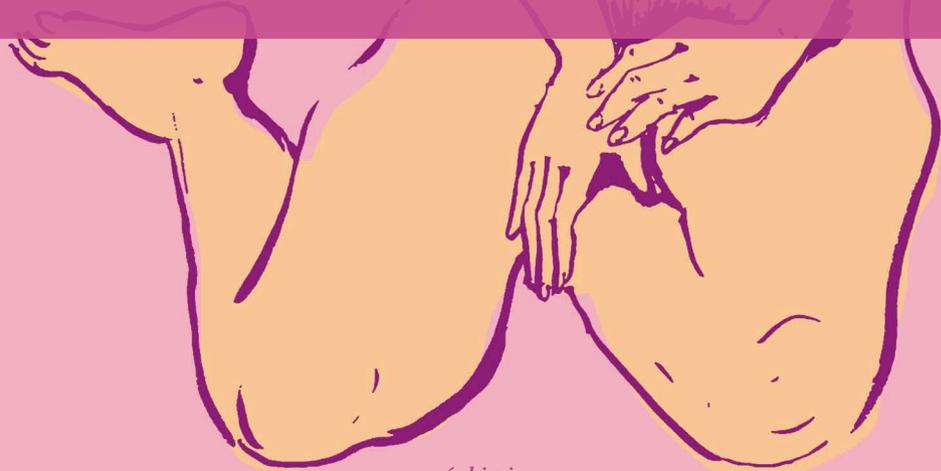


PAULINE WUTH

DESSINS DE CHARLOTTE VELLIN

SOLITUDE NUE

ROMAN



éditions

THIERRY MARCHAISSE



© 2023 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Les dessins des pages 42-43 ont été réalisés
d'après deux photographies anonymes des années 1850.

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

PAULINE WUTH

DESSINS DE CHARLOTTE VELLIN

SOLITUDE NUE

ROMAN



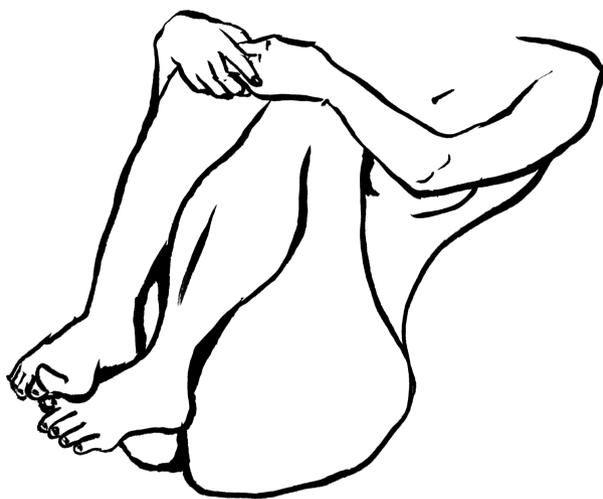
éditions

THIERRY MARCHAISSE

La nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais très amoureuse, mais je ne savais pas de qui. En tout cas, dans mon rêve, il vivait au bout du monde et il avait déjà une copine, qui s'appelait Constance ; c'était foutu, on n'aurait jamais d'histoire lui et moi. Je pensais à ce rêve, dans le métro, en venant ; je me disais qu'en posant j'essayais peut-être d'être *constante*. Parfois, on a des fringales de côte de bœuf ou de légumes verts : le corps sait ce dont il a besoin, il réclame du fer ou des fibres. Moi, j'ai eu envie de poser nue à nouveau, c'était comme une intuition ; et sans doute que d'une façon ou d'une autre j'en avais aussi besoin. Il n'y a pas à comprendre plus. Se mettre à poil devant tout le monde, comme autrefois à l'école d'art, prendre la pose et s'oublier, c'est facile ; et c'est facile aujourd'hui devant Charlotte qui est toute seule mais qui garde sa jupe, son pull, ses sous-vêtements et qui prend ses pinceaux : comme

autrefois je n'ai rien à faire, je peux demeurer quiète et penser au passé. C'est se déshabiller devant un *autre nu* qui est bouleversant : on se touchera, peut-être, ce sera doux ou malheureux, angoissé, urgent, raté ; on tremblera.

J'enlève tout et je ne bouge plus ; alors, pendant qu'on ne se dit rien, je pense à toutes les fois.



LES COMMENCEMENTS

L'année de mes dix-neuf ans, il y a eu deux garçons : il y a eu A, et il y a eu B.

Ils avaient à peu près mon âge. Ils avaient plus d'expérience que moi, c'est-à-dire qu'ils en avaient, alors que moi je n'avais rien. Je m'étais toujours sentie en retard, pour les premières règles, la première main qu'on prend, le premier baiser ; mais pas seulement en retard : peu aimable, vivant dans la fatalité d'un manque, devant me débrouiller avec. J'avais aussi un corps trop grand, tout maigre et dégingandé dont je ne savais pas quoi faire ; des seins qui dépassaient des bonnets B que je leur imposais parce que je me voyais toujours comme cette fille qui n'a pas de seins que j'avais été longtemps. Déjà étrangement j'affichais, même si je n'y croyais pas tout à fait, une méfiance envers le couple, l'amour, la conjugalité. En vrai, comme tout le monde, je rêvais d'un petit copain ; ce que j'imaginai, c'était

pleurer contre son épaule, l'hiver, quand la vie est insupportable.

A, c'était le pote de pote, le garçon sympa, que bizarrement il était facile de chauffer pour moi à qui rien n'était facile. Il ne me plaisait pas beaucoup physiquement mais je crois que j'aimais lui plaire, et puis il m'inspirait confiance. Je le taquinais toujours sur un mode très sexuel, comme si j'en avais l'habitude. Un jour, on a dû dormir sur le même matelas, par terre, dans la chambre d'une amie, laquelle ronflait dans le lit juste à côté de nous. Je me suis rapprochée, on s'est embrassés, on s'est tripotés toute la nuit. Je découvrais *mouiller*, et je ne savais pas quoi faire de mes mains.

Quand j'ai rencontré B, j'ai tout de suite su qu'il serait important : que je l'aimerais et qu'il me ferait du mal. Il était très sûr de lui, arrogant ; je l'admirais, il me rabaisait dès que j'ouvrais la bouche. Je ne le trouvais pas très beau, mais je l'idéalisais absolument : s'il avait chez lui des étagères noires, celles d'Ikea que tout le monde avait mais noires, je me sentais en tort d'en avoir des blanches, ridicule et digne de ses moqueries. Il avait commencé à travailler très jeune à des emplois que je trouvais prestigieux, il vivait seul dans un deux-pièces depuis avant sa majorité. Je ne me rendais pas compte,

à l'époque, que ce qui m'apparaissait comme des accomplissements exceptionnels où s'exprimait sa pure singularité procédait surtout de cela que ses parents étaient des gens aisés et intellectuels qui lui avaient acheté un appartement et des certitudes. C'était facile, alors, de vivre comme un grand et de se sentir fort.

Un soir, on était allés prendre un verre et puis il m'avait dit au revoir. J'ai inspiré un grand coup et je me suis penchée vers lui. Il s'est laissé faire. Il embrassait très bien. Moi, je tremblais. On s'est embrassés encore devant l'immeuble de ma mère, où je vivais toujours, au début de mes études ; je me souviens qu'il tenait son vélo d'une main et moi de l'autre et que l'équilibre était précaire, je me souviens que nous luttions pour ne pas séparer nos lèvres alors que le vélo s'effondrait dans la rue et que les gars du resto d'en face, qui me connaissaient bien, nous regardaient du coin de l'œil en se marquant. Le soir d'après, chez lui, sur son lit, il avait les mains sur mes seins et c'était bon, j'avais un de ces soutiens-gorge qui ne soutiennent rien, sans armatures, un genre de brassière en fait et il n'avait qu'à passer la main sous l'élastique. Moi j'aimais ça, mais j'avais un peu peur aussi. Ce soir-là, quand il a voulu m'enlever mon pantalon, j'ai arrêté sa main,

j'ai dit maladroitement que je ne voulais pas dormir là, et parce que c'était la seule excuse à laquelle je pensais j'ai dit, et je me suis sentie ridicule tout de suite, bête et immature et nulle, que ma mère m'attendait pour dîner. Puis, quand il m'a à nouveau invitée chez lui, quelques jours plus tard, j'ai décidé que j'étais prête. J'ai dit à ma mère que j'allais à une soirée pyjama. J'ai emporté une serviette hygiénique, au cas où je saignerais. Et puis il m'a ouvert la porte, n'a pas voulu m'embrasser et m'a dit, *ça n'a rien à voir avec toi, mais je ne suis pas prêt à une relation en ce moment*. Je suis rentrée chez ma mère. C'était l'hiver, la vie était insupportable.

Au printemps, je suis allée rendre visite à A dans la ville lointaine où il faisait ses études. Je dormais dans son lit, lui sur un matelas par terre. Le dernier soir, on est allés au cinéma, un film très drôle. C'était son anniversaire ; on a bu du champagne dans sa chambre de cité U, je buvais pour me donner du courage. Et puis je l'ai amené dans le lit. Je n'ai pas dit que j'étais vierge et je n'ai jamais su s'il s'en était rendu compte. J'ai eu un peu mal, pas trop, et au bout d'un moment, je ne sais pas combien de temps, je l'ai fait s'arrêter. Il a obéi. Après, il avait envie de parler, pas moi. Il a dormi sur le matelas par terre, j'ai repoussé au matin sa

tendresse. Dans le train du retour, je saignais un peu. Il m'appelait tous les soirs, sur le téléphone fixe de ma mère, mais on ne se promettait rien. À la fin de l'été, il m'a dit qu'il m'aimait, m'a dit qu'il voulait qu'on soit ensemble, et moi j'ai répondu *ça n'a rien à voir avec toi, mais je ne suis pas prête à une relation en ce moment.*

Et puis, à la rentrée, j'ai réussi un concours difficile et je suis allée continuer mes études de violon à Paris. J'ai envoyé par erreur un texto à B, il m'a répondu, on s'est appelés ; on a découvert qu'il venait lui aussi d'emménager à Paris, et à cinquante mètres de chez moi. Je n'ai pas dormi de la nuit. On s'est revus quelques jours plus tard, pour un café. On parlait librement, on se sentait d'un coup très bien ensemble et c'était inattendu. On n'avait pas envie que ça s'arrête ; on est allés manger chez lui. Il a dit à un moment *je crois que je ne suis pas fait pour le couple* et moi j'ai dit *oh tu sais moi non plus* parce que j'aurais dit n'importe quoi pour être d'accord avec lui. Il m'a dit *j'ai envie de t'embrasser*, j'ai dit *mais je t'en prie*. On s'est déshabillés ; j'étais amoureuse, j'avais très envie de lui ; on s'est caressés longtemps ; il n'arrivait pas à me pénétrer, sans doute que je ne m'ouvrais pas assez ; il mettait un doigt, deux, c'était bon. On a fait une pause ; on

parlait, nus, j'étais assise sur ses genoux et constatais la continuité de son érection, on s'embrassait, mais je ne crois pas avoir touché son sexe : c'était trop intimidant. Puis on a réessayé. Il est venu en moi, il a joui tout de suite et s'est laissé aller contre moi, j'ai pensé *ah bon* et j'étais très heureuse, je me disais que nos corps l'un contre l'autre et son abandon étaient le bonheur exactement.

Puis il a été fuyant et odieux. Quand je lui écrivais, il se moquait de ma façon d'écrire. Quand je proposais qu'on fasse quelque chose ensemble, une soirée, il n'avait jamais le temps, était pris par un monde censément très branché dans lequel il ne voulait pas m'inviter. Il me parlait de son travail, de ses collègues, ne posait pas de questions sur le mien ou bien pour dévaloriser les choix que je faisais, l'hyper-classicisme de ma formation, le caractère nécessairement conventionnel et académique de mes goûts. De temps en temps, il venait chez moi, attendait qu'on aille au lit. J'avais toujours très envie de lui ; mais je me sentais tellement mal, tellement méprisée que je ne voulais pas, surtout pas, lui montrer que je prenais du plaisir, comme si ça allait lui donner encore plus d'ascendant sur moi. Pourtant c'était bien, je n'avais pas mal, j'avais très envie, mais je ne gémissais pas, je me retenais, je soutenais

son regard jusqu'à ce qu'il baisse les yeux pour jouir et je pensais, *moi je connais son visage quand il jouit, et pas lui*. La première fois qu'il était venu chez moi, il n'avait pas voulu rester dormir. Quand il est revenu, la fois d'après, j'avais eu quelques jours plus tôt un petit accident de voiture. Je le lui ai raconté ; il n'a pas réagi, il m'a juste demandé de changer la musique, parce qu'il n'aimait pas mon disque. On est allés au lit, et j'ai demandé s'il voudrait bien rester jusqu'au matin ; j'ai dit que je m'étais sentie mal qu'il s'en aille, la fois d'avant. Il a dit oui. J'avais des bleus partout, à cause de l'accident ; il n'y faisait pas attention. Alors qu'on changeait de position, son sexe est sorti du mien et il y a eu un bruit, un bruit visqueux et drôle, il a dit *charmant* avec un air méchant ; ça ne pouvait pas être bien. Après, il est quand même parti dormir chez lui.

Je pleurais beaucoup, tous les jours. À une fille du conservatoire que je venais de rencontrer, dans cette ville où je ne connaissais personne, et qui m'avait demandé si j'avais un copain, j'avais répondu, avec beaucoup de désinvolture et d'assurance, *oh je vois vaguement quelqu'un en ce moment, un type qui me méprise et pour qui je ne suis qu'un plan cul* ; je me souviens de mes termes exacts. La fille avait ri et m'avait fait la réponse que j'appelais, *mais largue-le*,

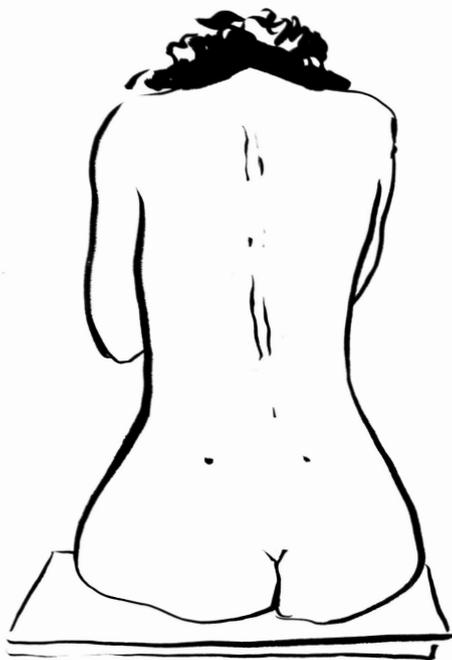
et c'était ce que j'avais besoin d'entendre, comme si j'avais été incapable de le penser toute seule, qu'il fallait ces mots-là pour m'arracher à une sorte de torpeur. Assez rapidement, j'ai appelé B pour qu'on se voie, j'ai dû insister, il m'a fait venir chez lui le lendemain. Je lui ai dit que je voulais qu'on arrête, et il a dit d'accord, il a dit ça m'est égal. Ensuite il a parlé de ma *difficulté à communiquer*, de son *rapport exclusif au travail*. Pendant les mois qui ont suivi, j'ai continué à pleurer beaucoup, à espérer sans cesse le croiser dans le quartier, à sortir, tard le soir, faire le tour du pâté de maisons pour passer sous sa fenêtre et voir si elle était éclairée.

Et puis j'étais toujours en contact avec A, on s'appelait. Je lui avais raconté l'histoire, en sachant bien que ça lui faisait du mal.

L'année de mes dix-neuf ans, il y a eu le garçon qui m'aimait et m'encomrait, me dégoûtait un peu avec son amour et qu'en même temps, par culpabilité, j'ai continué à voir pendant plus de dix ans et parfois, des années après, il me disait encore *je t'aime* au téléphone et ça m'agaçait ; et puis il y a eu le garçon que j'aimais et qui s'aimait passionnément, et j'ai pleuré longtemps.

B a défini ma normalité : il m'a appris, ou seulement confirmé, qu'il ne fallait rien exiger, que je ne

méritais rien. Dans mes pleurs je pensais que j'aurais aimé qu'il me mente, qu'il me dise *mais non c'était quand même sympa*, parce qu'en ne le faisant pas il me signifiait que je ne méritais même pas ça, même pas un peu de réconfort, un peu de ce semblant d'affection qui est déjà de l'affection, pour les amoureux solitaires, dans une ville morte.





L'AUTRE LANGUE

C'était plus d'un an après B, presque deux en fait. J'étais à un festival de rock avec des amis ; on dormait sous tente et il y avait énormément de monde. C m'a plu, on s'est chopés à un concert, on s'est embrassés, on est allés sous ma tente. Il n'y avait pas vraiment d'intimité ; quelqu'un en passant a donné un petit coup sur la toile en disant *oh mais, ils sont deux là-dedans*. Il n'a pas réussi à bander, et il m'a léchée, et c'était très bon.

Il parlait une autre langue que je savais aussi un peu, par le truchement d'une généalogie sans importance, mais qui n'était pas vraiment la mienne. C'est une langue où je me sentais bien et plusieurs fois j'ai voulu des hommes qui la parlaient, peut-être en partie pour cela, parce qu'ils la parlaient.

Il restait encore quelques jours. Tout de suite s'est installée avec C une forme de simplicité ; c'était naturel de se prendre la main, c'était naturel

de s'embrasser, et de se laisser aller contre lui quand nous étions à un concert et d'aller parmi nos amis comme si on *sortait ensemble*. Ce n'était pas trop demander, ce n'était pas risquer de se faire rembarquer pour outrecuidance, ce n'était pas comme avec B. C'était sympa, comme ce le serait souvent dans l'autre langue. On a échangé nos mails. Il m'a écrit, quelques jours après notre retour dans nos pays respectifs : *ma copine a vu le suçon que tu m'as fait dans le cou, et je me suis fait engueuler*. Il avait écrit dans l'autre langue et avait ajouté entre parenthèses le mot « suçon » en français, cherché exprès, pour moi, dans un dictionnaire de traduction.

ENVIRON QUATRE-VINGT-DIX SECONDES

La rentrée après C, je suis partie à Vienne avec une bourse, dans une école de musique prestigieuse. Pourtant, je travaillais mon violon par habitude et sans désir. Je pleurais toujours beaucoup et souvent j'avais l'impression que je ne referais plus jamais l'amour. Je pensais toujours à B, alors que les années passaient. À la fin de l'année, à une soirée entre étudiants, j'ai rencontré D ; un soir, je l'ai amené dans ma chambre. On s'embrasse et, très vite, il m'a déshabillée ; ses gestes sont rapides, brutaux, il me fait très mal à un sein en l'empoignant mais déjà il me pénètre ; je crie de douleur. Je lui demande d'arrêter, parce que j'ai trop mal, il me demande si je suis vierge, il me dit *ça ne me dérange pas si t'es vierge* et je me sens humiliée, nulle. On dort ensemble malgré tout. C'est le printemps, on se promène et on se prend la main devant nos amis. La nuit d'après, c'est encore chez moi. C'est

encore très rapide. J'ai encore très mal quand il me pénètre, mais je ne l'arrête pas, même si je pleure tellement j'ai mal. Peut-être que mon visage grimaçant l'énerve ; brutalement, il me retourne, me sodomise. Je me souviens de la partition qui traînait dans mon lit et que j'agrippe alors en attendant que ça finisse. Il me retourne à nouveau, revient dans mon vagin et puis il se retire et il jouit. Je sens son sperme sur ma cuisse, je panique : il avait une capote. Il dit *je ne sais pas, elle a dû tomber*. Je comprends qu'il l'a enlevée quand il m'a retournée et qu'il n'a pas eu envie d'en remettre une après, que c'est aussi pour ça qu'il s'est retiré ; mais il continue à dire *je ne sais pas, elle a dû tomber*, il a envie de dormir. On passe la nuit ensemble, il ronfle.

Le matin, alors qu'il dormait encore, je suis allée frapper à la porte d'un copain qui vivait dans la même résidence. J'avais peur : peur d'être enceinte et peur des maladies. Le copain m'a écoutée, on a décidé qu'il n'y avait pas grand-chose à faire, à part un test pour les maladies et un autre pour la grossesse. Je suis retournée chez moi, D s'est réveillé, on est allés petit-déjeuner ensemble et je lui ai demandé de m'accompagner faire un test VIH. Il a dit non. Il a dit qu'il en avait fait un quand il était avec sa copine ; que depuis il y avait eu, il ne sait

pas, six ou sept filles, qu'il n'avait pas eu d'accident. Je me suis sentie nulle, avec A, B, C, D et rien de plus et ma façon d'avoir mal. Quelques jours plus tard, à l'infirmerie, on m'a fait un frottis, j'ai saigné, la dame très gentille m'a demandé *est-ce que ça va aller* et j'ai dit oui, la dame m'a demandé *avez-vous consenti* et j'ai dit oui, et elle m'a regardée avec pitié.

C'était il y a longtemps ; peut-être qu'aujourd'hui la dame à l'infirmerie, le copain qui m'a ouvert sa porte le matin auraient eu d'autres réactions. Peut-être aussi que D n'aurait pas fait ça. C'était un mauvais moment. J'ai eu mal. Ensuite, j'ai eu peur. Je me suis aussi sentie humiliée par son refus de reconnaître le problème, par sa façon de suggérer que c'était moi qui en avais un. Sans doute, si pendant longtemps je n'ai plus fait l'amour et si, souvent, par la suite, j'ai eu mal en faisant l'amour, c'est en partie de sa faute. Mais je crois aussi que si j'ai pleuré encore, pendant des années, si j'ai cru que je ne referais plus jamais l'amour, si je crois encore parfois qu'on ne m'aimera jamais, ce n'est pas lui. Ce garçon-là, je le trouvais sympa, rigolo, attirant, mais je ne l'aimais pas, ne voyais aucun risque de l'aimer ; et à cause de cela, il ne m'a pas *déçue*, il ne m'a pas *blessée*, il ne m'a pas *bousillée pour toujours en me disant que j'étais une merde*, il m'a juste forcée

à un rapport non protégé et pénétrée trois fois brusquement et fait mal physiquement pendant quatre-vingt-dix secondes. À côté du reste, à côté de *déçue, blessée, bousillée pour toujours*, c'est rien. C'est rien, hein, c'est rien. Ça va aller.

Lorsque je suis revenue à Paris, quelques semaines plus tard, j'ai écrit à B pour lui proposer de prendre un café, pour enfin tourner la page. Il s'est montré content de me voir, impressionné par ce que j'avais fait les années précédentes, ma bourse à Vienne, parce que je m'apprêtais à entamer pour sortir de la musique classique. Il m'avait apporté des brochures de son travail, en me disant et en ayant l'air de penser que ça me ferait plaisir ; j'ai eu l'impression qu'il faisait sa pub, je l'ai trouvé un peu ridicule. Il m'a parlé de son ex, avec qui il était resté deux ans, et ça m'a fait mal puisqu'il m'avait pourtant dit qu'il n'était pas fait pour le couple. Au moment de partir, il a proposé qu'on se revoie à l'occasion et je ne l'ai jamais rappelé. Lui non plus ; lui, parce que tout lui était dû ; moi, parce que j'essayais de vivre.